N° 12.

ESSAI

SUR L'AMÉNORRHÉE

OU

SUPPRESSION DU FLUX MENSTRUEL;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 21 janvier 1831,

PAR LOUIS-ÉVARISTE SOYER, de Fonches,

Département de la Somme;

DOCTEUR EN MÉDECINE;

Bachelier ès-lettres; Bachelier ès-sciences: Ancien Élève des hôpitaux civils d'Amiens et de Paris.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	.....
Histoire naturelle médicale	.....
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON, *Suppléant.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. FOUQUIER, *Président.* ..... CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER, *Examinateur.* DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Bérard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert, *Suppléant.*
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart, *Examinateur.*	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau, *Examinateur.*	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE

ET

DE MA MÈRE:

A MONSIEUR A. SPERY,

Professeur au Collége royal d'Amiens.

Témoignage de la vive reconnaissance que je conserverai toujours pour toutes ses bontés.

L.-É. SOYER.

ESSAI

SUR L'AMÉNORRHÉE

OU

SUPPRESSION DU FLUX MENSTRUEL.

Quel que soit le point de vue sous lequel on se place pour considérer la femme, elle offrira toujours à l'observateur une foule de réflexions, qui varieront, sans doute, selon la position que l'on aura prise, mais qui n'en seront pas moins toutes du plus haut intérêt. L'homme du monde verra en elle la fidèle amie, qui ne le quittera pas plus aux jours de l'infortune qu'aux instans de la félicité; en elle, il verra celle par qui il espère jouir du bonheur d'être père, celle qui non-seulement donnera le jour, après neuf mois de souffrances et de privations, à l'être qui doit soigner sa vieillesse, embellir ses derniers jours; mais encore, il la verra nourrir cet être faible de sa propre substance, l'entourer des soins sans nombre qu'exige sa faiblesse. Près du berceau de cet enfant, qui fait tout son bonheur, il la contemplera pleine de grâces et d'attraits, épiant l'instant de son réveil, en comptant ses soupirs. Le philosophe, à son tour, trouvera dans les vertus de cette belle moitié de l'homme ma-

tière aux plus douces et aux plus intéressantes réflexions : sous ces deux rapports, rien que de beau, rien qui ne soit digne d'admiration. Que ne m'est-il permis d'en rester là ! Maintenant, comme médecin, veut-on considérer la femme : la scène change, toute illusion est détruite, et alors apparaît la triste vérité. A côté de la douce et noble prérogative de la maternité, vous voyez les inséparables douleurs de l'enfantement, les dangers imminens que court pour sa vie la femme qui donne le jour à un autre être ; à côté de ses gracieuses qualités physiques, vous voyez la faiblesse de son organisation, contre laquelle viennent lutter, sans nombre et sans fin, les causes innombrables de maladies auxquelles elle est sujette; car la nature, en formant ces êtres bons et sensibles, semble s'être plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur : sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux et se voient encore assujéties à des maux qui ne sont que pour elles. Forcé de considérer la femme sous ce dernier point de vue, c'est à dire comme médecin, je laisserai de côté ce nombre immense d'affections qui peuvent l'attaquer, pour ne m'occuper que d'une seule, qui est l'aménorrhée : j'ai dû choisir cette affection de préférence à bien d'autres, parce qu'elle est très-fréquente, et que ses résultats sont terribles. Qui ne sait, en effet, qu'elle ôte à la femme qui en est atteinte toute espérance de santé, que tous les jours elle la menace des affections les plus graves, et qu'elle lui enlève pour toujours, si elle dure, le doux, le consolant espoir de la maternité. Je ne dirai rien de nouveau sur ce sujet, sans doute, mais j'en tracerai, du moins autant qu'il me sera possible, une histoire complète et fidèle ; et si ce faible travail, tombé par hasard aux mains de quelques femmes, peut, en les éclairant sur les causes de la plus cruelle peut-être de leurs maladies, leur donner le moyen de les fuir et de rendre par là leur santé plus stable, j'aurai atteint le but principal, le but unique que je me suis proposé en embrassant la noble carrière que je commence à parcourir, celui d'être utile à l'humanité.

De l'aménorrhée.

Aménorrhée de *α privatif* μην, μηνος, *mois, menstrues,* et ρεω, *je coule, défaut, cessation du flux menstruel*, est un mot qui a été employé par les auteurs pour exprimer des états bien différens : par exemple, le défaut des règles chez une jeune fille qui, sous tous les autres rapports, semble avoir complètement atteint l'âge de la puberté, ou bien la cessation de cette hémorrhagie à l'âge critique, ou encore dans le cas de suppression arrivée par toutes les espèces de causes soudaines, quand, par suite de la faiblesse de la femme ou de l'inertie de l'utérus quelle qu'en soit la cause, le flux menstruel a diminué graduellement et cessé tout à coup de paraître. En un mot, les auteurs anciens ont donné à l'absence de l'écoulement menstruel le nom d'*aménorrhée* dans tous les cas, excepté la grossesse. Je ne donnerai point autant d'étendue à ce sujet, et je ne le considérerai que sous deux points principaux, savoir : 1°. le cas où l'époque de la puberté étant arrivée, les règles ne paraissent point ; 2°. le cas où par une cause quelconque, mais indépendante de la grossesse, de l'âge critique, des vices de conformation ou d'altérations organiques, elles viennent à s'arrêter, soit tout à coup, soit graduellement dans un espace de temps plus ou moins long.

Causes de l'aménorrhée

L'aménorrhée offre, comme toutes les maladies, trois espèces de causes : des causes prochaines, des causes prédisposantes et des causes occasionelles ; mais nous ne dirons rien de la première espèce de causes, attendu qu'elle est loin d'être bien connue, et nous passerons à l'exposé des causes prédisposantes et occasionelles.

Causes prédisposantes.

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur l'aménorrhée ont donné comme causes prédisposantes les tempéramens sanguin, lymphatique et nerveux. Avec eux j'admets que le tempérament sanguin, et surtout le tempérament lymphatique, peuvent produire et produisent souvent l'aménorrhée; mais pour le tempérament nerveux, je ne saurais être de leur avis : en effet, l'expérience ne démontre nullement que cette opinion soit fondée; il est au contraire d'observation constante que les femmes qui jouissent du tempérament nerveux au plus haut degré sont celles qui ont les règles les plus abondantes; de plus, que toutes les causes qui peuvent encore exalter ce tempérament, comme les passions vives et le café, augmentent encore le flux menstruel. Ces faits s'accordent mal avec l'opinion que la majeure partie des auteurs ont admise. Pour moi, dans ce moment même, je puis citer sept à huit femmes, véritables types du tempérament nerveux, et qui cependant éprouvent tous les mois des pertes énormes, qui les font rester pendant quelques jours dans un affaiblissement très-remarquable. M. Le docteur *Richerand* est de mon avis : en effet, voici comment il s'exprime à ce sujet : « Les femmes, dit-il, qui jouissent de beaucoup d'embonpoint sont en général peu réglées, tandis que les femmes maigres et nerveuses le sont pendant plusieurs jours, et perdent à chaque époque une quantité considérable de sang, pertes énormes qui expliquent leur pâleur et leur peu d'embonpoint. »

On a souvent remarqué que les femmes hystériques, épileptiques, hypochondriaques, étaient en même temps atteintes d'aménorrhée, et dès-lors on s'est hâté de conclure, de ce qu'une maladie nerveuse produisait cette affection, que le tempérament nerveux devait être une cause prédisposante. On a oublié que toute affection chronique, de quelque genre qu'elle puisse être, amène toujours à sa suite la suppression du flux menstruel; on n'a point réfléchi que plusieurs

femmes conservaient leurs règles étant épileptiques, hystériques, etc.; et enfin, on aurait dû se rappeler que l'aménorrhée est souvent cause et non effet des maladies qui existent en même temps qu'elle. Le tempérament nerveux ne sera donc point regardé par nous comme prédisposant à l'affection que je traite.

Le célibat a été aussi regardé comme pouvant déterminer l'aménorrhée; on ne saurait nier cette assertion : l'observation constate, en effet, que, dans bien des cas, le mariage a les plus heureux résultats chez les femmes mal ou point menstruées.

La plus puissante des causes prédisposantes de l'aménorrhée est, sans contredit, l'existence d'une affection chronique grave de l'utérus; mais comme je ne dois point traiter l'aménorrhée sous ce point de vue, je me borne à le signaler en passant.

Nous ne pouvons nous dispenser, en parlant des causes prédisposantes de l'aménorrhée, de dire deux mots de l'éducation et du genre de vie, sources si fécondes de santé et de bonheur, ou d'infirmités et de chagrins. Personne n'ignore jusqu'à quel point l'éducation peut influer sur notre manière d'être, et tout le monde sait que c'est surtout par elle que nous sommes ce que nous sommes, c'est à dire tantôt forts ou faibles, malades ou pleins de santé, selon que cette éducation aura été bien ou mal dirigée. S'il en est ainsi, quel sera le sort de cette jeune fille dont la mère, dans son amour mal entendu, aura avec le plus grand soin évité que son enfant soit soumis aux moindres influences atmosphériques, qui aura, dans sa trop craintive prévoyance, condamné au repos des membres faibles, il est vrai, mais faits pour le mouvement qui devait les développer et les fortifier? Son sort n'est point difficile à prévoir : arrivée au moment de la puberté avec une constitution faible et délicate, les forces lui manqueront pour supporter la révolution qui doit se passer chez elle, et pour remplir les nouveaux devoirs pour lesquels la nature la fit naître. Les organes de la génération, qui à cette époque doivent entrer en action, arrêtés dans leur développement, ne feront plus qu'imparfaitement leurs fonctions, s'ils ne les suspendent tout à fait, en con-

damnant ainsi cette jeune infortunée à traîner dans la douleur et l'ennui le peu d'années qu'elle aura à vivre Bien plus grave encore sera le danger, si à ces causes d'affaiblissement physique se joignent des causes morales capables d'attaquer vivement le système nerveux et de l'exalter outre mesure.

Le genre de vie peut avoir aussi une bonne ou une mauvaise influence, selon qu'on l'adopte bon ou mauvais : dans le premier cas, il peut corriger les effets d'une éducation vicieuse, et ramener à la santé celle qui déjà semblait ne plus pouvoir aspirer à ce bonheur. Si, au contraire, déjà affaiblie par les mauvaises conditions antérieures, la malade se livre à de nouveaux excès, le système nerveux ne tardera point à prédominer, et à donner lieu à toutes les affections que peuvent produire les différens états anormaux de l'innervation. C'est ce que des exemples sans nombre viendraient prouver, si nous le voulions, surtout si nous jetions les yeux parmi les femmes du grand monde, qui par cela seul, je crois, qu'elles ont en leur pouvoir tous les moyens propres à se faire une santé forte et robuste, semblent prendre à charge de faire tout ce qui peut les jeter dans cet état de faiblesse et de continuelles souffrances qui les empêche de jouir des biens dont la nature et la fortune les avaient dotées. Je saisis cette occasion pour citer un passage du docteur *Royer-Collard*, c'est un tableau fidèle de ce qui se passe tous les jours sous nos yeux.

« Quelle est aujourd'hui, dit ce médecin (c'est du genre de vie « dont il veut parler), l'existence des femmes brillantes, des femmes « à la mode, délicates et cependant assujéties à tous les caprices de « l'usage? On les voit tantôt demi-nues braver les intempéries des « saisons et les vicissitudes atmosphériques, tantôt se surcharger de « vêtemens inutiles et s'entourer de minutieuses précautions pour « éloigner d'elles toutes les impressions désagréables, incapables de « suivre un régime régulier, parce qu'elles ne reconnaissent d'autres « règles que l'inconstance de leurs goûts; leur unique but, leur « unique étude est de les satisfaire : les substances les plus propres « à réveiller des palais engourdis et des appétits presque éteints sont

« les alimens qu'elles préfèrent ; plusieurs même ne craignent ou ne « rougissent point d'y joindre habituellement un usage abondant de « boissons alcoholiques. Leurs nuits se passent dans l'agitation et le « tumulte, et, au sortir de ces brillantes scènes, au lieu de trouver « dans un sommeil réparateur le repos qui les fuit, elles sont pour- « suivies jusque dans leurs songes par le trouble de leurs souvenirs, « de leurs illusions. Avides de sensations, elles recherchent avec avi- « dité tous les objets les plus propres à ébranler leurs sens ou à re- « muer leur imagination ; elles courent de spectacles en spectacles, « elles multiplient sans fin et sans mesure les impressions qui leur « plaisent ; leur vie n'est qu'une sorte de frémissement et d'oscilla- « tions continuelles. L'amour, avec tous ses plaisirs, tous ses excès « et toutes les passions qui forment son cortége, occupe, fatigue, « épuise la dévorante activité qui les consume; des organes que l'on « tourmente sans cesse pour en obtenir de nouvelles jouissances « usent leurs forces et n'agissent plus que par secousses, ne sont « plus susceptibles que de mouvemens désordonnés et convulsifs. « Au milieu de ces bouleversemens, comment leurs fonctions ha- « bituelles pourraient-elles se remplir avec ordre et régularité? »

Ajouter un mot à ce brillant tableau serait en altérer la vérité ; je passe donc immédiatement aux causes occasionelles.

Causes occasionelles.

Ces causes sont de différentes espèces : les unes, que l'on pourrait regarder comme prédisposantes, n'agissent que d'une manière lente et progressive ; mais peuvent cependant produire immédiatement l'aménorrhée, si plusieurs agissent ensemble; les autres, vraiment occasionelles, débutent d'une manière rapide et instantanée : celles-ci, pour produire leur effet, doivent survenir à l'approche des règles ou pendant leur écoulement. Parmi les premières, on peut placer les maladies antérieures, une mauvaise nourriture, une vie sédentaire, les travaux forcés, surtout ceux de l'esprit, les veilles opi-

niâtres et prolongées pendant long-temps, les hémorrhagies et autres évacuations excessives ; un amour malheureux ou contrarié, la trop longue séparation d'un objet aimé, les passions haineuses et jalouses ; de grandes inquiétudes long-temps prolongées, une tristesse habituelle, des chagrins secrets, concentrés. Il est à remarquer que l'aménorrhée produite par des causes morales qui ont agi longuement, qui ont jeté de profondes racines dans l'économie, devient presque toujours incurable ; en général, toutes les causes qui agissent pendant long-temps font subir à l'individu qui les éprouve des modifications graves, qui rendent la guérison très-difficile, pour ne point dire impossible.

Les causes occasionelles de l'aménorrhée qui agissent d'une manière instantanée sont l'impression du froid, soit par l'immersion des mains, des pieds ou de tout le corps dans l'eau froide, ou le passage à un air très-frais pendant que le corps est en sueur ; toutes les douleurs très-vives, une grande frayeur ; toutes les impressions morales fortes, les chagrins et la colère ; une saignée, l'emploi d'un purgatif, un émétique capable d'imprimer à l'économie une forte secousse.

Beaucoup d'auteurs ont placé parmi les causes de l'aménorrhée l'abus des plaisirs vénériens et des liqueurs alcoholiques ; mais nous ne ferons point comme eux, attendu que l'aménorrhée ne se produit chez les personnes qui s'exposent à ces causes qu'après qu'une lésion plus ou moins grave s'est manifestée dans d'autres organes, et a fait naître des maladies dont l'aménorrhée n'est plus qu'un symptôme.

Symptômes de l'aménorrhée.

Les symptômes de l'aménorrhée consistent uniquement dans la diminution progressive de l'écoulement menstruel, ou dans la suppression subite. Assez souvent les malades sont pâles et éprouvent quelques petits désordres, quelques troubles dans les différentes fonctions de l'économie ; quelquefois, à l'époque où les règles doivent

paraître, il se manifeste de la douleur, de la tension et de la chaleur dans la région épigastrique et lombaire, de la pesanteur dans le bassin, des douleurs utérines ayant le plus grand rapport avec la tranchée, et un gonflement plus ou moins considérable des mamelles; mais il est facile de voir que ces symptômes sont insignifians : qu'ajoutent-ils en effet à la valeur du symptôme principal, c'est à dire l'absence des règles.

Lorsque c'est une jeune fille qui est frappée d'aménorrhée, la pâleur de la peau est portée jusqu'à l'étiolement (pâles couleurs); la face est bouffie, les yeux sont éteints, les chairs flasques. L'appétit, détruit, est souvent remplacé par des désirs bizarres, soit de substances d'un goût très-fort, soit de substances non nutritives. Je connais dans ce moment une jeune personne dont les règles n'ont point paru depuis un an, et qui, à certaines époques, éprouve le désir souvent irrésistible de manger toutes les coquilles d'œufs qui s'offrent à ses yeux. Quant aux symptômes déjà cités se joint de la dyspnée, des palpitations, une tristesse insurmontable et une grande paresse à se mouvoir, il n'y a plus alors simple aménorrhée, mais bien un commencement de chlorose. Si l'âge critique arrive, les accidens sont encore plus nombreux et plus variés; il se manifeste des étourdissemens, des palpitations, des douleurs dans la tête, la poitrine, les membres, etc. Si à cette époque il existe une affection chronique, elle s'exaspère et vient concourir avec l'aménorrhée à empirer l'état de la malade. La majeure partie des symptômes dont nous venons de parler, sont des symptômes locaux, disons un mot des symptômes généraux.

Pour donner un tableau des symptômes généraux de l'aménorrhée, les auteurs anciens ont cru, développant leur sujet outre mesure, faire un cadre nosologique, dans lequel venaient se confondre à peu près toutes les maladies connues; nous ne suivrons point cette méthode, convaincus que nous sommes que, dans la majeure partie des cas, l'aménorrhée est elle-même symptôme des affections qu'ils se sont plu à donner comme signes propres à faire connaître cette même

aménorrhée. En effet, qui ne sait qu'une femme atteinte d'une affection un peu grave, telle qu'une gastrite, une pneumonite chronique, par exemple, ne tarde pas à voir ses règles diminuer, et s'arrêter complètement si la maladie dure? Et telle est l'influence et surtout la fréquence de cette cause, que l'aménorrhée est presque toujours un symptôme plutôt qu'une maladie. C'est une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue dans la pratique, dit le docteur *Roche*, si l'on ne veut pas s'exposer à de fâcheuses méprises, à des revers, ou tout au moins à des insuccès, en combattant l'effet et laissant subsister la cause.

L'écoulement des règles est une fonction si importante, qu'il ne saurait être suspendu pendant long-temps sans donner lieu aux affections les plus graves et les plus variées; alors ces maladies nouvelles, mêlant leurs symptômes aux précédens, aggravent l'état de la malade; et si le désordre continue, l'aménorrhée, soit qu'elle ait été idiopathique ou symptomatique, n'est plus bientôt qu'une affection secondaire, une complication qu'il faut abandonner pour voler au secours d'autres organes beaucoup plus gravement affectés et plus essentiels à la vie.

Comme je l'ai dit plus haut, l'aménorrhée peut donner lieu aux maladies les plus nombreuses, et qui toutes se présentent sous des formes tout à fait diverses. La suppression des règles donnera lieu tantôt à des hémorrhagies, qui dès-lors porteront le nom d'*hémorrhagies supplémentaires*, et qui se feront passage par le nez, les oreilles, la bouche, par les voies salivaires et pulmonaires, le vomissement, par les hémorroïdes, l'anus, les organes urinaires, ou même enfin par une plaie ou par un ulcère. Les croûtes ou éruptions cutanées, les sueurs, ont été quelquefois des voies d'hémorrhagies supplémentaires, aussi-bien que les joues, l'alvéole d'une dent, les mamelles, l'ombilic, le genou, les extrémités pulpeuses des doigts, des orteils, le moignon d'un membre amputé, et enfin des tumeurs variqueuses formées en différens points du corps.

Je vais ici rapporter deux observations d'hémorrhagie supplémentaire à la suite de l'aménorrhée.

Ire. OBSERVATION.

Suppression suivie de vomissement sanguin. Une jeune fille de vingt et un an, d'un tempérament sanguin et pléthorique, avait ses menstrues supprimées depuis long-temps; il lui prend tout à coup un vomissement de sang qui dure trois jours. Les commères voisines l'attribuent à la rupture d'un vaisseau de la poitrine, prétendent que sa mort est certaine, et lui conseillent néanmoins d'arrêter ce vomissement avec de l'eau de menthe; elle obéit, et l'arrête en effet. Un mois après, retour du vomissement et usage du même moyen. Les mois suivans, même phénomène, et toujours mêmes remèdes; à la fin, abattement des forces, dépravation de l'appétit, maux de tête continuels, difficulté de respirer, pesanteur extrême des reins et des cuisses, et autres symptômes analogues à ceux des suppressions. Elle appelle le médecin. Celui-ci examine attentivement toutes les circonstances, et reconnaît une déviation du flux menstruel. Alors formules apéritives extrêmement compliquées, selon l'usage du temps; mélanges de purgatifs d'amers, d'aromatiques, d'emménagogues, et saignée du pied trois jours avant l'époque du vomissement. Après cette saignée électuaire, apéritif et emménagogue; exercice corporel ordonné deux fois le jour, prescription d'un régime approprié. Le vomissement diminua, et cessa entièrement quand les règles furent rétablies. (*Éph. cur. nat.*, vol. 9, observ. 161.)

IIe. OBSERVATION.

Menstrues par les sueurs.

Une jeune fille de Norvège, à l'époque de la première éruption menstruelle, vit tout son corps se couvrir de taches très-rouges et

très-larges ; ces taches étaient surtout remarquables autour des mamelles : il y avait en même temps céphalalgie et odontalgie très-douloureuses. On lui donna des sudorifiques, qui déterminèrent une sueur sanguine très-abondante ; les taches et les autres symptômes disparurent. Les mois suivans, retour des mêmes phénomènes, usage des mêmes moyens et avec le même succès. Elle se maria dans la suite, devint grosse ; les voies naturelles s'ouvrirent à la suite de l'accouchement et ses règles ne souffrirent plus de dérangement. (*Éph. cur. nat.*, vol. 13, append.)

Souvent aussi l'absence du flux menstruel sera suivie de névroses plus ou moins graves, telles que l'hypochondrie, la mélancolie, la manie, l'hystérie, l'épilepsie, paralysie, palpitations du cœur insupportables, perte ou dépravation de l'appétit, avec pâleur et maigreur, coliques nerveuses, diminution ou accroissement de la sensibilité de l'œil, fausses sensations de couleurs, amaurose, surdité, pesanteur de tête, cauchemar, apoplexie.

III^e^. OBSERVATION.

Suppression avec manie.

Une jeune fille de vingt ans, ayant la peau noire, d'une constitution sèche et grêle, d'un tempérament mélancolique, éprouve une suppression du flux menstruel ; cette suppression est bientôt suivie de la formation d'un ulcère à la cuisse, par lequel s'écoule de temps en temps un sang noir et épais. Au bout d'un an les parens appellent *Forestus ;* celui-ci conseille de provoquer le retour des règles avant de s'occuper de la cicatrisation de l'ulcère ; il annonce même que si l'on suit une marche contraire les accidens les plus graves, et peut-être même la mélancolie et la manie, pourront en être le résultat. On méprise cet avis, et l'on fait venir un chirurgie nignorant, qui ferme l'ulcère sans avoir rien fait pour rappeler le flux menstruel. Immédiatement après, agitation extraordinaire de la malade, perte totale

du sommeil prolongée pendant des mois entiers, délire continuel, accès de manie furieuse. Tour à tour en proie à la tristesse, à la frayeur, à la colère, tantôt la malade s'élançait avec violence de son lit et semblait menacer tous ceux qui étaient présens; tantôt, se croyant condamnée aux feux éternels et se sentant déjà dévorée par les flammes, elle poussait des cris horribles et lamentables. Modeste et retenue avant sa maladie, il lui échappait souvent, dans son délire, des discours licencieux et des gestes indécens. Elle demeura assez long-temps dans cet état. A la fin, les parens, effrayés, rappelèrent *Forestus*. Il lui trouva le visage profondément altéré, les yeux égarés, tout le corps maigre et desséché. Elle se plaignait d'éprouver un feu brûlant dans les entrailles; elle croyait avoir du soufre dans le corps et en rendre la vapeur par la bouche. Son urine était peu abondante, claire; un petit cercle noirâtre se faisait remarquer à sa surface. Elle n'avait point de fièvre; son pouls était alternativement faible et dur. Elle ne prenait presque point de nourriture; elle avait quelques intervalles où l'agitation était moindre, mais le délire et l'insomnie ne l'abandonnaient pas un instant. *Forestus* ordonna une saignée du pied droit, et on lui tira huit onces d'un sang extrêmement noir. Cette seule opération suffit pour déterminer l'apparition des menstrues, et leur rétablissement fit cesser tout symptôme de manie; bientôt la santé fut rétablie. La malade fut mariée de l'avis du médecin, et la cure fut complète. (Forest., *de Morb. cerebr.*)

Parmi les affections qui peuvent se produire dans l'organe utérin, il en est qui ne présentent aucun danger; tels sont les coliques utérines, le tiraillement des lombes. Les tranchées utérines acquièrent cependant quelquefois un très-grand degré d'intensité, et deviennent insupportables; mais il n'en sera point de même de l'inflammation, du cancer, du squirrhe, qui n'attaquent, hélas! que trop souvent l'utérus dans les mêmes circonstances. Il n'est personne même parmi les gens du monde qui ne connaisse la gravité de ces funestes affections. Avec quel soin donc une bonne mère ne devra-t-elle point éloigner de sa fille tout ce qui pourrait entraver dans son jeune âge la

marche de la nature, et l'arracher ainsi à l'affreuse perspective de terminer ses jours dans la douleur, dévorée par ces terribles maux. Il est heureusement assez rare que les jeunes filles soient atteintes de ces désorganisations ; elles attaquent bien plus souvent les femmes d'un certain âge, et surtout celles qui touchent à l'âge critique, ou le moment où les règles disparaissent sans retour.

Diagnostic de l'aménorrhée.

Autant le diagnostic de l'amenorrhée serait facile à tirer si les malades étaient toujours de bonne foi, autant il devient difficile, par cela seul qu'il faut que le médecin se défie des rapports qui lui sont faits par elles, qui ont, du reste, souvent le plus grand intérêt à cacher les véritables causes d'un état qui, loin d'être pathologique, est au contraire, chez elles, aussi naturel que possible. Elles ne manquent point d'y mettre toute l'adresse dont elles sont capables, et il faut surtout que le médecin soit bien sur ses gardes, pour éviter les funestes conséquences auxquelles s'exposent les imprudentes personnes qui le consultent : tantôt c'est une jeune fille, ou une jeune veuve qui espère profiter de la crédulité de son médecin pour se débarrasser du fruit d'un amour illégitime. La ruse serait facile à découvrir si la grossesse avait dès son commencement des signes positifs qui pussent servir à la faire infailliblement reconnaître ; mais personne n'ignore que, jusqu'au quatrième ou cinquième mois, ces signes n'existent nullement : on peut bien avoir quelques soupçons, mais aucune certitude, car les premiers symptômes de la grossesse, tels que les nausées, les vomissemens, le gonflement des mamelles, et même la sécrétion du lait, peuvent exister sans grossesse et par la suite seule d'une véritable aménorrhée. Que faire dans un pareil cas? Le médecin alors devra tout observer avec la plus grande attention, car rien pour lui n'est insignifiant ; mais il se gardera bien de rien arrêter, et il se conformera à cette règle de prudence, qui veut que lorsque l'on traite de jeunes filles ou de jeunes veuves que l'on ne

connaît point parfaitement, on attende quatre à cinq mois avant d'attaquer le mal par des moyens directs, et dont l'efficacité soit bien connue.

Un autre écueil se présente encore à la confiance du médecin, qui croit pouvoir ajouter foi aux rapports de ses malades; cette ruse, pour être moins fréquente peut-être, et moins croyable, n'en existe pas moins. En effet, ce n'est pas sans étonnement que l'on voit des femmes qui, sans égard pour les affreux dangers auxquels elles s'exposent, cherchent, malgré le vœu de la nature, à retenir chez elles une fonction à laquelle elles croient attachée une jeunesse qui est déjà loin d'elles, et des charmes dont l'ombre seule les entoure encore. Pour celles-ci, malgré tous les prestiges dont elles s'entourent, le médecin ne saurait être leur dupe s'il a l'œil exercé, et, à leur grand chagrin, il lira sur leurs figures la véritable cause de cette prétendue maladie, il verra que son art n'y peut rien; alors il cherchera à gagner du temps, en attendant que la raison les éclaire et qu'elles se décident à vouloir bien entrer franchement dans une époque de la vie où, pour elles, elles ne voient plus de bonheur.

Le docteur *Roche* dit que l'aménorrhée semble quelquefois dépendre d'un état pléthorique de la femme. Ce fait, difficile à expliquer, n'en est pas moins réel; peut-être n'y a-t-il que simple coïncidence quand ces deux cas se trouvent réunis. L'écoulement des règles va presque toujours en diminuant en proportion de l'accroissement de l'embonpoint, de sorte que l'obésité extrême entraîne ordinairement l'aménorrhée. L'expérience vient confirmer ce qu'avance le docteur *Roche*, car il est d'observation que les femmes qui jouissent d'un certain embonpoint perdent fort peu.

Un point qui demande encore beaucoup de sagacité de la part du médecin, c'est lorsqu'il s'agit des effets des phénomènes secondaires de l'aménorrhée; c'est là qu'il faut qu'il ne s'en laisse point imposer par le trouble qui souvent se manifeste, et qui devient quelquefois tel, que sans la plus grande attention il se laissera tromper et abandonnera la cause pour combattre l'effet. La chose, au reste, n'est

pas toujours facile à distinguer, et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à établir un diagnostic sûr; car il ne suffit point que l'aménorrhée ait eu l'initiative sur la maladie co-existante, et que l'on regarde comme une complication. En effet, combien de fois l'aménorrhée ne se manifeste-t-elle que long-temps après qu'une désorganisation sourde a miné la malade à son insu; et, dans le cas contraire, combien de fois aussi, lorsqu'une maladie grave se déclare, n'arrive-t-il point que depuis long-temps l'écoulement menstruel a graduellement diminué, sans que la malade y ait fait la moindre attention? Dans ces cas, les meilleurs renseignemens induiraient donc en erreur. Il ne faut jamais, dans ces circonstances, oublier ce que nous avons dit plus haut, que, dans la majeure partie des cas, l'aménorrhée est symptomatique.

Prognostic de l'aménorrhée.

Par elle-même, l'aménorrhée n'est jamais une maladie bien grave, mais ce sont les affections auxquelles elle donne lieu et celles dont elle est l'effet qui sont à redouter; récente et sans aucune maladie concomitante, elle passe souvent inaperçue, et les femmes l'appellent un *retard;* alors bientôt tout rentre dans l'ordre sans que l'on ait été obligé d'avoir recours au médecin. Mais il n'en est point toujours ainsi: l'aménorrhée aura une terminaison bonne ou mauvaise selon qu'elle sera ancienne ou récente, que les symptômes seront graves ou peu alarmans; ce qui influera surtout sur sa terminaison sera la nature des causes qui l'auront produite: une suppression toute accidentelle, déterminée par des causes externes, sans que la constitution de l'individu y contribue, n'aura rien de bien fâcheux et se terminera par les plus petits soins, et souvent même par les seuls efforts de la nature. Il n'en sera point de même lorsque la suppression sera occasionée par la constitution de l'individu, par un long épuisement et surtout par des causes morales qui ont agi pendant long-temps et puissamment.

Des congestions sanguines se feront avec la plus grande facilité chez les sujets doués d'un tempérament sanguin, et seront souvent funestes aux femmes chez lesquelles ce dernier sera très-prononcé ; chez celles, au contraire, où il ne sera point porté si loin, il se fera des congestions considérables dans les poumons, le foie, la rate, sans que l'on en soit averti, et des symptômes inflammatoires finiront par se développer, lorsque déjà il sera trop tard pour les combattre. Ces complications ne sont pourtant point toujours si redoutables, car il arrive souvent qu'une hémorrhagie supplémentaire se déclare et supplée à l'évacuation mensuelle, jusqu'à ce que l'art vienne au secours de la nature et l'aide à reprendre ses droits.

La suppression chez une personne lymphatique présentera aussi des symptômes de gravité, mais ils seront différens : tous les actes qui se manifestent chez les personnes douées de ce tempérament sont, comme on le sait, remarquables par l'extrême lenteur avec laquelle ils s'exécutent; cette maladie revêt le même caractère, elle n'arrive point brusquement, mais insensiblement; les moyens que l'on peut employer n'agissent que lentement; on perd du temps, et, sans s'en apercevoir, elle devient ancienne et souvent incurable, pour donner ensuite lieu à des hydropisies de différentes espèces et à des flueurs blanches, dont il devient très-difficile, pour ne pas dire impossible, de débarrasser les malades.

Les causes des maladies influent tellement sur leur terminaison, qu'une fois bien connues le prognostic en devient très-facile. Cette vérité fondamentale n'est peut-être pas toujours assez bien sentie, et pour moi je crois que beaucoup d'insuccès sont dus au peu d'attention que portent certains praticiens à l'influence des causes qui ont donné lieu aux maladies qu'ils traitent; ils s'amusent à batailler avec les effets qu'ils poursuivent dans un endroit pour les voir reparaître dans un autre, sans s'inquiéter nullement de la chose à laquelle ils devaient avant tout s'adresser; aussi, après de longs traitemens, des tâtonnemens sans fin, on se demande d'où vient que l'on ne parvient point à son but, on y était déjà arrivé avec une maladie toute sem-

blable et des moyens tout pareils? Pourquoi? La chose est facile à trouver : c'est que l'on s'est contenté de faire ce que l'on appelle une *médecine d'effets,* que l'on a voulu traiter ce que l'on avait sous les yeux, sans penser que ce que l'on voyait n'était que des effets; qu'à des effets il fallait des causes, et que ces causes il fallait les connaître. En effet, supposons deux femmes atteintes d'aménorrhée depuis le même espace de temps; à toutes deux faisons appliquer les sangsues, en un mot, prenons tous les moyens propres à rappeler les menstrues : eh bien, l'une guérira et l'autre ne guérira point. La raison en est toute simple : c'est que l'une a vu ses règles s'arrêter sous l'influence d'un violent accès de colère, tandis que l'autre, affectée depuis longtemps d'un profond chagrin, a vu ses règles diminuer graduellement et s'arrêter enfin tout à fait. A la différence seule des causes est due la différence des résultats : chez l'une, la cause avait agi instantanément et avait aussitôt cessé, il ne restait donc plus que des effets à combattre; aussi la guérison ne se fit point attendre. Chez l'autre, au contraire, la cause toujours subsistante neutralisait l'action des médicamens, et à un effet détruit succédait un autre effet. Il est donc de la dernière importance de bien connaître les causes d'une maladie, car, sans cette connaissance, il n'est point de prognostic sûr de traitement dont on puisse assurer le succès.

Traitement de l'aménorrhée.

A l'exemple du docteur *Royer-Collard,* nous diviserons le traitement de l'aménorrhée en *préservatif* et en *curatif.* Dans le premier, nous tracerons quelques-unes de ces nombreuses précautions dont on doit environner la jeune fille qui est à la veille de voir commencer chez elle cette grande fonction de l'excrétion des règles; dans le second, nous indiquerons les moyens à prendre pour aider l'arrivée des menstrues, et pour les faire revenir lorsqu'elles ont disparu par quelques causes accidentelles, qui n'entraînent point nécessairement avec elles leur non apparition, telles que la grossesse, l'âge critique, etc.

Traitement préservatif.

Ce traitement devra nécessairement varier selon les individus, selon les différences des causes prédisposantes et occasionelles auxquelles ils sont soumis, et selon une foule d'autres circonstances; mais les causes principales qui devront le modifier seront, sans contredit, les différentes espèces de tempérament, comme on peut s'en convaincre par l'exposé qui suit.

Les tempéramens sanguin et lymphatique sont, comme nous l'avons dit, des causes prédisposantes de l'aménorrhée ; il faut donc chercher à atténuer leur mauvaise influence par une hygiène appropriée à chacun d'eux.

Tempérament sanguin. La femme douée d'un tempérament sanguin devra faire en sorte de respirer un air pur, de s'accoutumer, dès son jeune âge, aux vicissitudes atmosphériques, d'éviter les appartemens chauds et trop fermés, surtout lorsqu'un trop grand nombre de personnes s'y trouvent réunies, et de prendre, de temps en temps, quelques bains tièdes. Sa nourriture habituelle ne se composera point de substances trop nutritives; elle ne fera usage que d'une très-petite quantité de vin, encore devra-t-il être étendu de beaucoup d'eau; qu'elle ne se permette jamais de liqueurs alcoholiques, très-rarement du café et fort peu à la fois. Elle fuira l'oisiveté et la vie sédentaire, sans cependant se livrer à des exercices que ne comportent ni son âge, ni son sexe; elle éloignera d'elle avec soin toutes les émotions vives, telles que les grands accès de colère, de joie, etc. Le chagrin, surtout vif et concentré, minerait infailliblement sa santé de la manière la plus funeste, sans que les ressources de l'art puissent la secourir. La femme, née essentiellement pour l'amour, fera en sorte que ce qui était destiné à être les délices de ses beaux jours n'en soit point le poison; elle s'abandonnera à cette passion dans les limites voulues par la nature, évitant avec soin les excès, pour éloigner les

maux sans nombre qui accablent celles dont la vie n'est qu'une suite de fautes, et qui, dès leurs premiers pas, sont tournées vers l'abîme où devaient venir s'engloutir à jamais leur santé et leur honneur.

Un grand abus, bien difficile à détruire, c'est la mauvaise habitude qu'ont la majeure partie des femmes, de se servir de chaufferettes pendant presque toute l'année; elles ignorent que ces foyers, souvent très-ardens, environnent les parties sous lesquelles ils se trouvent d'une atmosphère remplie d'humidité, et que les parties de la génération se trouvent ainsi dans les conditions les plus favorables au relâchement, et par suite les plus propres à donner naissance à de nombreuses maladies, excessivement incommodes, pour ne point dire plus, pour celles qui en sont atteintes.

En se conformant aux règles indiquées plus haut, s'il survient un accident et que les menstrues soient supprimées, il n'en résultera rien de bien fâcheux; l'économie tout entière, se trouvant dans de bonnes conditions, aura peu de choses à faire pour ramener tout à l'état naturel, et les plus petits secours lui seront suffisans.

Tempérament lymphatique. Le tempérament lymphatique étant tout à fait opposé au tempérament sanguin, l'hygiène qui lui conviendra sera donc aussi tout à fait opposée; pour ce premier, on devra donc rechercher un air vif et sec, s'éloigner des endroits humides et obscurs; on ne craindra point de s'exposer souvent au soleil, on se fera au contraire une loi de n'y point manquer. Les vêtemens seront propres à retenir la chaleur, sans être trop pesans. On proscrira les bains chauds et on en prendra beaucoup de froids; les alimens seront excitans et toniques; on prendra tous les jours un peu de bon vin, et pour boissons habituelles on choisira de préférence celles qui sont un peu stimulantes. On ne saurait trop, en pareil cas, recommander les frictions sèches sur tout le corps, comme propres à donner une excitation très-salutaire au système cutané. Les exercices en tout genre seront multipliés le plus possible, sans cependant les porter trop loin. Le sommeil ne sera point très-prolongé, et on combattra

fortement le penchant au repos et à l'inaction. On recherchera les sensations fortes, mais agréables, pour éveiller la sensibilité, qui est souvent obtuse chez les personnes douées du tempérament dont nous parlons.

Une mère attentive s'aperçoit facilement de ce qui se passe dans le cœur de sa fille : si elle y découvre des goûts, des sensations que ne comportent point son âge, elle redoublera de zèle pour éloigner tout ce qui pourrait accroître la sensibilité de l'utérus; elle surveillera tous ses mouvemens, ses habitudes, ses liaisons; elle lui dérobera toutes les images, lectures, spectacles qui pourraient troubler le calme de son innocence, en excitant chez elle des désirs trop précoces. L'âge de la raison arrivée, elle lui en parlera le langage, pour la prémunir contre l'effervescence des passions vers lesquelles sa constitution tendrait a l'entraîner; elle ne s'efforcera point de faire à sa fille un mystère de ce que la nature a déjà suffisamment révélé; mais elle lui fera voir avec douceur à quels dangers s'expose une jeune fille en se laissant aller à ses désirs; et ainsi, gagnant sa confiance et captivant son amour, elle parviendra, par une influence toute morale et bienfaisante, à retarder le moment d'une crise à laquelle l'économie n'était peut-être pas assez préparée. Si par un excès contraire l'utérus ne possédait qu'une sensibilité trop obtuse, alors ce serait dans un sens opposé qu'il conviendrait d'agir, et la méthode à suivre serait celle indiquée plus haut pour le tempérament lymphatique.

Tout ce que nous venons de dire a pour but de s'opposer à tout ce qui pourrait mettre obstacle à la libre arrivée des menstrues; avant de quitter le traitement préservatif, disons quelques mots seulement sur les précautions à prendre pour empêcher qu'une suppression subite ne survienne pendant leur écoulement. La femme, pendant la menstruation, évitera avec soin toutes les impressions vives extérieures, telles que le froid et l'humidité; elle se gardera bien, en cela plus sage qu'un grand nombre d'entre elles, de plonger les mains ou les pieds dans l'eau froide. Elle se préservera, autant que possible,

de tout mouvement de frayeur, d'emportement ou de chagrin violent et inattendu. Elle ne laissera point ignorer son état aux personnes qui l'entoureront, réclamera d'elles, sans cependant en abuser, les attentions qu'exige sa position : car, tout le monde le sait, les femmes, à cette époque, ont besoin d'être entourées de plus d'égards, attendu que leur sensibilité, devenue plus grande dans de pareils momens, s'ébranle à la moindre cause, et souvent au plus haut degré.

Traitement curatif.

Je vais commencer par les cas les plus simples, et m'occuper des suppressions subites survenues sans aucune disposition antérieure ; je passerai ensuite aux différentes complications de l'aménorrhée.

Suppressions subites.

Lorsqu'une suppression arrive, qu'il n'y a point d'accidens graves, et qu'elle est due à une forte impression de froid et d'humidité, des pédiluves chauds, accompagnés d'une boisson un peu diaphorétique, telles que l'infusion de fleurs de tilleuls ou de sureau, sont souvent suffisans pour ramener l'état normal ; en cas de non-succès par ces premiers moyens, il est à propos de prescrire les bains de siége, les demi-bains et enfin d'en revenir à l'application de quelques sangsues à la vulve, quand on n'a rien pu obtenir autrement ; il est rare que cette application manque son effet, elle est, du reste, indiquée par le tiraillement des lombes, par la tension qui se manifeste dans les organes générateurs. La saignée du pied peut aussi réussir, mais elle est moins sûre. Lorsqu'il y a douleur, on doit toujours commencer par les bains locaux ; les fomentations émollientes et un peu narcotiques doivent aussi être employées quand il existe une tension spasmodique dans l'organe utérin ; tous ces moyens sont aussi très-bons quand la suppression reconnaît pour cause une impression morale

vive, mais il faut en même temps agir sur le moral de l'individu, en tâchant d'en affaiblir l'effet sur son esprit et d'en éloigner la cause; il faut aussi faire prendre beaucoup de bains et de calmans. Il est quelquefois nécessaire de seconder cette médication par les emménagogues, mais il est des règles dont il faut craindre de s'écarter quand on veut se servir de ces agens; une fort essentielle, est de surveiller bien attentivement leurs effets sur le tube intestinal, car les emménagogues ne doivent jamais être employés quand il existe quelques traces d'inflammation dans l'abdomen. Il faut aussi bien se garder de les administrer hors des époques où les règles doivent paraître, car ce serait sans résultats et non point sans danger. Si ces époques ne sont pas bien connues, on les donnerait tous les mois pendant trois ou quatre jours, et l'on éviterait par là les fâcheux résultats d'une médication intempestive, surtout chez les femmes fortes et pléthoriques.

J'aurais ici cent exemples à citer pour prouver le danger d'administrer les emménagogues sans soin et sans ménagement; je me contenterai d'une seule observation.

La dame P., d'une constitution délicate et d'un tempérament nerveux, avait passé son enfance dans un état continuel de faiblesse; dès l'âge de sept à huit ans elle éprouvait des lassitudes, des syncopes; le moindre mouvement gênait sa respiration; elle avait un goût particulier pour le charbon, la poussière et en général pour toutes les substance absorbantes. A quinze ans, chlorose, perte de l'appétit, recherche de la solitude, mélancolie, larmes involontaires; cependant saillies de gaîté par intervalles; disposition à la colère, syncopes déterminées par la moindre odeur, appétit bizarre porté au plus haut degré et souvent accompagné de vomissement. Déviation de la colonne vertébrale, mais nul affection du système glandulaire. Quelques temps après, accès hystériques, annoncés par des coliques utérines violentes et marqués par des mouvemens convulsifs; la perte de con-

naissance et le sentiment d'une boule qui semblait partir de l'abdomen et remonter jusqu'au larynx, où elle produisait la suffocation ; fréquence toujours croissante de ces accès. Enfin, la première menstruation arriva à dix sept ans et demi, après une saignée de pied et des coliques utérines insupportables ; elle dura cinq jours et fut assez abondante. Trois mois se passèrent sans que les règles reparussent, mais amélioration sensible dans l'état de la malade, cessation de l'hystérie avec les symptômes chlorotiques. Retour des forces, redressement progressif de la colonne vertébrale.

A cette époque, seconde menstruation précédée de coliques, mais venues spontanément. Le second jour, coup violent reçu sur la mamelle droite, douleur vive, syncope et suppression ; aussitôt lassitudes, céphalalgie, pesanteur de la tête, somnolence, perte d'appétit, suffocations toutes les nuits et retour des accès hystériques. Le mois suivant, à l'époque des règles, accroissement des symptômes et invasion d'une fièvre tierce. Le médecin, à qui la malade cachait sa suppression, traita la fièvre par le quinquina, mais elle résista opiniâtrément au spécifique, et se prolongea pendant quatre mois. Enfin, la malade avoua sa maladie première. Aussitôt emménagogues irritans prodigués sans discrétion ; infusion d'armoise, de rue et de sabine, pour boisson habituelle, les mêmes plantes, à prendre dans du café, la matin à jeun ; pédiluves alcalins, vin chalybé. Pendant l'usage de ces remèdes, coliques utérines atroces, douleurs lombaires intolérables ; fièvre continue avec paroxysmes, accompagnée de délire, agitation incroyable ; insomnie absolue. Au bout de deux mois, ménorrhagie violente, sang s'échappant par torrent et innondant tous les matelats, accroissement excessif des douleurs lombaires, syncopes extrêmement fréquentes.

Alors on changea de traitement, les astringeans et les réfrigérans ; mais la perte n'en dura pas moins vingt-huit jours avec la même abondance ; à cette époque, elle commença à diminuer et cessa entièrement huit jours après, la malade étant réduite à une faiblesse

extrême ; cependant un régime restaurant lui rendit insensiblement les forces, et la menstruation devint à peu près régulière.

Parmi les emménagogues les plus puissans et les plus connus se trouvent le safran, la rue, la sabine, l'absynthe, l'armoise, les pilules de *Fuller*, celles de *Rufus*, les drastiques, et surtout l'ellébore et l'aloès ; toutes ces substances sont extrêmement stimulantes ; il est donc de la plus grande prudence de n'en faire usage que lorsque l'on est bien convaincu que la muqueuse gastro-intestinale n'est point irritée. Je pense qu'il vaudrait mieux, avant d'arriver à ces remèdes violens, s'arrêter quelque temps à une application de sangsues tous les mois, soit aux cuisses, à la vulve ou aux aines, pour provoquer un mouvement fluxionnaire périodique vers l'utérus. Il ne faut pas oublier d'arrêter le sang aussitôt que les sangsues sont tombées. Les effets de ces petites saignées locales sont parfaitement secondés par des ventouses sèches et scarifiées sur l'hypogastre, aux lombes, aux cuisses, par des fumigations chaudes et un peu excitantes, dirigées jusque sur l'utérus par le moyen d'un entonnoir; par des lavemens âcres, des pédiluves irritans répétés, et par le coït, lorsqu'il est possible. Ces moyens ont sur les derniers un très-grand avantage, c'est de ne pouvoir nuire et d'être, à peu de chose près, aussi efficaces. Si, combinés avec des moyens hygiéniques bien entendus, ces moyens ne parviennent point à guérir l'amonorrhée, c'est alors qu'il est permis de recourir aux moyens excitans dont nous avons parlé.

Parmi les emménagogues que nous avons cités, il en est, tels que le café, le safran, l'armoise, l'absynthe et les martiaux, dont les effets sont bien moins redoutables que ceux des autres, et qui peuvent par conséquent être employés les premiers ; s'ils produisent encore des accidens, c'est que les personnes s'en servent souvent sans consulter et lorsqu'ils sont tout à fait contr'indiqués. On doit veiller aussi la manière dont on les administre ; car si on les donne en tein-

ture, par exemple, à leur action déjà stimulante se joint celle des principes alcoholiques qui les accompagnent. Il ne faut cependant point les proscrire entièrement du traitement même ordinaire de l'aménorrhée, car leurs bons effets s'y sont souvent montrés ; il ne faut que de la prudence.

Au moment même de la suppression, il éclate quelquefois des symptômes très-violens, et qui dépendent le plus ordinairement ou de pléthore, ou d'une affection nerveuse; dans le premier cas, on saigne copieusement la malade, et souvent si elle est d'une forte constitution; dans le second, on a recours aux excitans externes et aux antispasmodiques de toute espèce ; on fait respirer l'ammoniaque, l'acide acétique (vinaigre); on donne des lavemens avec l'assa-fétida, des potions avec l'éther camphré, l'extrait aqueux d'opium, dans une dissolution de ce même extrait; on trempe des linges que l'on pose sur le bas-ventre; on fait prendre des bains entiers, dont on ne laisse sortir la malade que lorsque le calme revient.

M. le docteur *Fabre* a communiqué un mémoire à la Société médicale d'émulation, contenant plusieurs faits qui tous attestent les bons effets de l'acétate de morphine dans le cas qui nous occupe. MM. *Masuyer, Cloquet* et *Patin* ont démontré, par des faits assez nombreux, que l'acétate d'ammoniaque à la dose de un à deux gros par jour, dans l'eau sucrée, faisait cesser les coliques utérines qui précèdent quelquefois les règles, et s'opposent à leur apparition, et devenait ainsi dans ce cas fort bon emménagogue.

Le docteur *Roques* dit que la menthe poivrée favorise aussi le flux menstruel, chez les femmes nerveuses chlorotiques, douées d'une complexion faible et délicate. Il cite un exemple des bons effets de cette plante, et voici comme il le rapporte. « Une jeune dame éprouvait tous les mois, cinq à six jours avant l'époque de ses règles, des douleurs assez vives, des spasmes nerveux et une sorte d'embarras à l'hypogastre; je lui avais conseillé les demi-bains, les sangsues et divers autres moyens qui, au lieu de la soulager, avaient accru ses

maux et l'avait jetée dans une mélancolie profonde. La lecture d'un dissertation sur les propriétés de la menthe poivrée me donna l'idée de prescrire cette plante à ma malade; elle fit usage pendant trois semaines d'un électuaire préparé avec la poudre des feuilles, le sirop de la plante et quelques gouttes d'huile volatile. Cinq ou six jours avant l'époque périodique, je remplaçai l'électuaire par une infusion théiforme des feuilles légèrement sucrée. Les règles furent plus abondantes et les douleurs beaucoup moins vives. Le mois suivant, elle continua le même traitement, et le flux menstruel s'établit presque sans souffrance; enfin à la troisième époque cette dame n'éprouva ni spasmes, ni douleurs, ni embarras, et elle jouit maintenant d'une bonne santé.

Lorsque l'aménorrhée reconnaît pour cause une autre affection, et qu'elle n'est alors qu'un symptôme, il est évident que c'est à la cause, à cette autre affection qu'il faut s'adresser; mais comme l'absence des menstrues aggrave toujours la position de la malade, il est bon, en même temps que l'on traite convenablement la cause principale du désordre, de chercher, par des moyens locaux, à rappeler le flux périodique. Dans ce cas, les emménagogues seront très-nuisibles, et on devra les rejeter.

J'ai dit plus haut qu'il était dangereux de faire une médecine de symptômes, c'est à dire de combattre des effets en laissant subsister leurs causes; mais il arrive pourtant des cas, rares à la vérité, où la suppression du flux menstruel donne des symptômes tellement effrayans, qu'il faut avant tout diminuer leur intensité. Des phlegmasies de la tête, de la poitrine se manifestent quelquefois avec une telle force, que, quoique l'on en connaisse bien la cause, et que l'on se dispose à l'attaquer par de nombreuses sangsues à la vulve, on est obligé en même temps de faire de copieuses saignées du bras, de la jugulaire, de l'artère temporale, pour opérer un dégorgement beaucoup plus prompt.

Lorsque l'on est consulté pour une hémorrhagie supplémentaire,

il faut mettre dans son traitement la plus grande prudence ; car, si elle ne nuit point à la santé, si elle n'a point son siége dans un organe trop délicat, et surtout si elle est ancienne, il vaut mieux laisser agir la nature. Si le contraire existait, si la poitrine ou d'autres organes d'égale importance en étaient le siége, et que l'on eût lieu de craindre une inflammation qui pourrait devenir funeste, il faut alors l'attaquer comme on le ferait pour une aménorrhée pure et simple, et bien se garder de l'arrêter subitement par des astringens extérieurs ou topiques.

Il importe de rappeler ici que le praticien doit se tenir en garde contre les aménorrhées récentes, et qui ne causent que peu de désordre, qu'il se souvienne qu'une imprudente précipitation l'expose à détruire une grossesse commençante que la malade ignore quelquefois, et que souvent elle veut cacher. Le docteur *Roche* prétend avoir souvent retiré le plus grand bien d'une saignée de pied ou de bras à l'époque des règles, et les avoir vu souvent paraître après cette petite opération, surtout chez les femmes très-pléthoriques ; il ajoute que, pendant long-temps, on avait cru à la supériorité, dans ce cas, de la saignée du pied sur celle du bras ; mais des faits nombreux prouvent que cela est une erreur. J'ai moi-même observé souvent la vérité de ce qu'avance M. *Roche ;* la condition essentielle, comme nous l'avons dit plus haut, est de faire cette saignée le plus près possible où les règles doivent paraître.

Un praticien des plus distingués, M. *Fouquier*, dit, en parlant des emménagogues, que ces remèdes restent souvent sans effet parce que l'on ne sait point les employer et choisir parmi eux ceux qui sont les meilleurs. Ce médecin se sert ordinairement des préparations ferrugineuses, et parmi celles-ci de préférence, du safran de mars, qu'il porte à la dose d'un gros, deux gros, trois et quatre gros, dans les vingt-quatre heures. Si les malades se plaignent de pesanteur d'estomac, il joint aux pilules de la poudre de quinquina ou de canelle. Pour boisson, il administre de préférence l'infusion d'ab-

synthe, qu'il regarde comme la meilleure tisane dans ce cas ; il pense que celle de safran est bonne aussi, mais ne mérite point la réputation qu'elle s'est acquise comme emménagogue. A ces moyens il joint l'infusion d'armoise en lavement, les bains de vapeurs dirigés sur les parties de la génération ; il se trouve aussi très-bien des douches ascendantes faites avec l'eau tiède et avec l'appareil de *Rivet*. Il évite de se servir de ce moyen chez les jeunes filles, chez lesquelles il pourrait produire une excitation dont les résultats seraient à redouter. Il résulte donc de l'expérience de ce savant praticien, que la majeure partie des médecins craignent trop d'exciter les malades qu'ils traitent, et que conséquemment ils ne leur donnent les emménagogues qu'à trop faible dose pour en obtenir d'heureux et prompts résultats.

Il ne nous reste plus, pour finir le traitement de l'aménorrhée, qu'à parler de celui qui convient à cette affection, dans le cas où elle est produite par des causes morales. C'est là que le vide des formules pharmaceutiques se fait bien sentir : en effet, de quels secours seront à la mère qui pleure son enfant tous les médicamens possibles; quels emménagogues seront assez puissans pour rappeler les règles chez une jeune fille qu'un chagrin secret dévore ? Il est bien prouvé qu'il n'en existe pont : faudra-t-il donc les ab andonner ?

Un moyen reste encore: heureux celui qui sait l'employer ! car il ne saurait manquer d'être efficace ; en effet, quel résultat ne doit point espérer le médecin dont le cœur, vraiment bon, sait compatir aux maux de ses malades, gagner leur confiance, et devenir le secret confident de leurs peines. C'est par cette médecine toute morale, qui élève tant celui qui la fait, et dont les résultats sont si beaux, qu'il est permis d'espérer quelques succès, ou plutôt que l'on doit compter sur des succès. Qui ne sait, en effet, que les chagrins qui peuvent s'épancher sont déjà bien adoucis ? Heureux le médecin qui peut inspirer assez de confiance à ces cœurs désolés pour qu'ils ne craignent point de leur confier leurs maux ! Celui-là seul possède tous les

moyens de guérison qu'il est possible d'employer. Je sortirais de mon sujet si je voulais dire ici ce que doit être le médecin qui aspire à bien faire cette médecine morale, et cela, du reste, ne m'appartient point ; qu'il me soit seulement permis, en finissant, de déclarer que c'est vers cet heureux privilége que tendront mes constans efforts, convaincu que je suis que la plus belle prérogative du médecin, celle qui fait toute sa dignité, celle qui lui donne, à bien juste titre sans doute, un si beau rang dans la société, est d'être l'ami et le confident de ses malades.

FIN